

## **Groupe d'étude « La philosophie au sens large »**

Animé par Pierre Macherey

**20/12/2000**

### **"Ce que c'est pour moi la philosophie"**

**avec Francis Wolff**

#### **Exposé de Francis Wolff (FW)**

Il y a trois sens à la question : "Ce que c'est pour moi la philosophie" : 1) Comment je me représente cette chose objective qu'est la philosophie ? 2) Comment je pratique la philosophie? Qu'est ce que je fais quand je fais de la philosophie ? (sorte d'auto-présentation) 3) Que doit faire la philosophie ? Les sens 2 et 3 sont peut-être contradictoires entre eux ; aussi n'abordera-t-on ici que le sens 1.

La question "qu'est ce que la philosophie ?" est une question qu'on se pose soit dans la jeunesse soit dans la vieillesse, autrement dit soit quand on entre en philosophie et qu'on n'est pas sûr de ce qu'il convient de faire, soit quand on en sort et qu'on a atteint la sagesse qui permet de reposer sereinement la question.

Mais c'est une question que, en général, il vaut mieux ne pas se poser. Quand on parle de la philosophie, on entend souvent moins une discipline qu'une valeur : "Ça, c'est de la philosophie", "Ça, ce n'est pas de la philosophie" ou : "Il faut défendre la philosophie". A ces déclamations, il faut opposer qu'on fait d'autant mieux de la philosophie qu'on en parle moins, qu'on n'a pas toujours le mot à la bouche.

L'expression "La philosophie" suppose une sorte de substantification. On se représente "la philosophie" comme une entité éternelle à côté d'autres entités éternelles comme la science ou la littérature. Cette substantification vient d'une division du savoir qui est hautement problématique. La philosophie est une discipline rigoureuse mais son concept est un concept vague, qu'on ne peut pas définir par des déterminations absolues. Il y a du plus et du moins. C'est un concept qui admet des degrés.

Il faudrait alors plutôt parler des degrés *du* philosophique. A la question "Qu'est ce qui est philosophique ?" on peut répondre par des différences de degré. Il y a du

philosophique dans les *Structures élémentaires de la parenté*, dans *Le geste et la parole*, de même qu'il n'y a pas seulement du philosophique dans les *Méditations métaphysiques*, il y a aussi du théologique et du scientifique.

Une interrogation est d'autant plus philosophique que son objet l'est moins. Plus une oeuvre a un objet " purement " philosophique, moins elle atteint un objectif philosophique. La philosophie est une activité qui ne peut qu'être indirecte. On philosophe plus sur des *realia* que sur des *dicta*. Ce n'est donc pas par ses objets que l'on peut définir " le " philosophique. Ce n'est donc finalement ni un nom (une substance), ni un adjectif (une détermination), mais un verbe (une activité).

Philosopher requiert quatre actes : 1) interroger 2) conceptualiser 3) argumenter 4) construire

1) Interroger. De même que les castrats italiens du 18<sup>e</sup> siècle avaient une voix d'enfant avec une technique d'adulte, philosopher, c'est avoir une interrogation d'enfant avec une technique adulte. C'est une technique d'adulte parce qu'elle suppose conceptualisation, argumentation et construction, et parce qu'elle porte sur une expérience, mais c'est une interrogation d'enfant parce que le mode de questionnement enfantin est marqué par l'insatisfaction et l'insistance. La réponse à une interrogation d'enfant entraîne une répétition de la question, et il y a dans le questionnement enfantin une visée de complétude qui fait percevoir l'incomplétude de toute réponse.

Deux types de question correspondent à cette structure d'interrogation : la question " qu'est-ce que " et la question " pourquoi ". Aucune réponse n'épuise la volonté de la question " qu'est-ce que ", parce que cette question manifeste une volonté d'essence, qui répond à la fois à l'ipséité et à l'identité et qu'aucune réalité donnée immédiatement ne semble répondre à ces deux critères. De même aucune réponse n'épuise le " pourquoi ", parce que le fondement n'est donné dans aucune expérience immédiate, et c'est pour épuiser cette question que les philosophes ont construit des arrière-mondes.

Ces questions sont plus philosophiques que d'autres parce qu'elles sont secondes. La question " qu'est-ce que " suppose qu'une existence soit donnée, et la question " pourquoi " suppose qu'un fait soit donné. Ces questions supposent donc l'expérience d'un réel avant le philosophique. L'activité philosophique doit avoir une déontologie interne : elle doit respecter cette expérience qui la précède, c'est la première règle du philosopher. Cette expérience n'est pas forcément l'expérience immédiate : ce peut être l'expérience artistique, scientifique, l'expérience de la folie...

On peut faire à ce point deux objections :

1) La métaphysique a des questions qui ne sont pas des questions " pourquoi " ou " qu'est-ce que " : Dieu existe-t-il ? La volonté est-elle libre ? Mais ces questions supposent des concepts qui sont à l'intersection de la question " qu'est-ce que " et de la question " pourquoi " .

2) On a substitué à la question de la vérité la question du sens. Mais la question du sens suppose que des *dicta* soient posés comme des *realia*. Ce qui est interrogé philosophiquement dans l'herméneutique, ce sont des discours qui veulent dire une vérité sur le monde. Le couple discours/qui recoupe donc le couple faits/pourquoi.

L'interrogation philosophique suppose une position par rapport au réel qu'on peut définir par deux attitudes opposées : l'étonnement admiratif devant le monde, qui aime la réalité telle qu'elle est, et la déception, qui hait la réalité. Mais, dans les deux cas, le questionnement philosophique suppose un écart entre ce qui est et ce qu'on pense que le réel peut être (ce qui est n'est donc pas nécessaire). Cet écart entre l'être et le possible constitue la première condition de l'activité philosophique. D'où la deuxième règle déontologique : respecter cet écart. Cet écart peut être l'écart entre deux manières dont se donne immédiatement le réel (par exemple la perception et le langage), ou encore entre l'expérience immédiate et une expérience scientifique ou esthétique. Le concept naît de l'écart entre ces deux expériences.

2) Conceptualiser. Conceptualiser, suppose d'abord qu'on pense cet écart entre le réel et le possible, et puis qu'on pose ce possible comme nécessaire. On pourrait montrer que, par exemple, le concept d'Idée chez Platon est ce qui comble l'écart entre la question " qu'est-ce que " et l'expérience perceptive immédiate, que le couple puissance/acte chez Aristote vient combler l'écart entre l'expérience du mouvement et l'expérience du langage, ou que le concept d'a priori chez Kant vient combler l'écart entre l'expérience immédiate et l'expérience de la science newtonienne.

L'action, elle aussi, réduit l'écart entre le réel et le possible. Mais l'action réalise le possible ; au contraire, le concept possibilise le réel. D'où une troisième règle déontologique : se déprendre du donné, de soi-même, cesser de coller à l'immédiateté de l'expérience.

3) et 4) Argumenter et construire. Ce sont les moments les plus difficiles à lier. La philosophie française a beaucoup conceptualisé, la philosophie anglo-saxonne argumente beaucoup sans construire, la philosophie allemande construit beaucoup sans toujours argumenter. La philosophie naît d'une critique de l'argument d'autorité et doit toujours argumenter, même si cela est pénible au philosophe. L'obligation de complétude oblige le philosophe à la construction.

Terminons sur la fin de la philosophie. Ce thème est lié à la construction d'objets-mondes (la conscience, le langage, l'histoire) qui ont tenu lieu du monde et évité à la philosophie d'en parler. La philosophie ne finit pas si elle dit le monde.

## Discussion

Alain Lomme (AL) : L'insistance de l'interrogation enfantine fait penser à la démarche sceptique. Le sceptique est-il un enfant qui refuse de grandir ou un adulte définitif ?

FW : Le sceptique est en effet à la fois l'image même du philosophe et celui contre lequel se bat toujours le philosophe. C'est comme si l'interrogation enfantine était complète tout en étant infiniment répétée. Je ne peux pas comprendre comment le sceptique arrive à être rassuré. L'isosthénie, qui doit mener à la sagesse par l'équilibre des arguments, mène aussi à l'angoisse.

Pierre Macherey (PM) : Spinoza, dans la préface au *Traité de la réforme de l'entendement*, note comme vous que la philosophie naît d'un ébranlement affectif profond, et il ajoute dans ce texte inachevé qu'on ne peut pas croire le sceptique lorsqu'il dit avoir atteint la sagesse.

FW : Chaque philosophe s'invente un sceptique. Le philosophe est celui qui a renoncé à la tentation du scepticisme ou qui n'y arrive pas.

PM : J'adhère au passage de "la philosophie" au "philosophique" puis du philosophique au "philosopher" et à l'idée que philosopher doit être apprécié selon une échelle de degrés. Vous dites que ce qu'est la philosophie, il faut en parler le moins possible, mais il faut en parler tout de même un peu, le minimum. Donc il y a un minimum en-dessous duquel on ne fait plus de philosophie. L'activité philosophique se déploie-t-elle entre deux pôles, un minimum et un maximum ? Est-il possible d'identifier, de fixer ces pôles ?

FW : Il n'y a pas deux pôles, parce que le plus et le moins obéissent à des échelles qui ne sont pas commensurables entre elles. Peut-on comparer les *Cinq psychanalyses* de Freud et *La doctrine d'Épicure et le droit* de Goldschmidt ? Freud est très philosophique dans la manière dont il conceptualise l'expérience, mais quand il en arrive à l'interrogation philosophique il refuse de se poser comme philosophe. Il y a du plus et du moins dans chacune des quatre catégories.

PM : Vous dites aussi "on philosophe avec des amis et des ennemis". Philosopher, c'est prendre position. N'est-ce pas une cinquième catégorie ?

FW : Il y a de la position dans les trois premières catégories, mais l'effet positionnel est surtout présent dans l'argumentation. Le philosophe seul n'argumenterait jamais. Pour Platon, la pensée est un dialogue de l'âme avec elle-même. Pour soutenir une position, il faut supposer un ennemi intérieur ou extérieur.

PM : Un ennemi potentiel et un ennemi réel, ce n'est pas la même chose.

FW : Pas plus qu'il n'y a pas deux pôles il n'y a pas deux camps. Il y a des degrés, même dans les positions, et toutes les positions ne sont pas connectées. L'adversaire intérieur avec lequel je me suis longtemps battu, c'est celui qui me disait que la philosophie n'avait plus de sens, qu'il y avait des questions qu'on ne pouvait plus poser.

PM : On reste dans un dialogue intérieur. Acceptez-vous que philosopher soit prendre parti ?

FW : La façon dont on interroge modifie le champ. On invente sans cesse sa propre position.

Philippe Sabot (PS) : L'acte de philosopher est-il modifié par les objets de la philosophie, en particulier si ces objets ne sont pas des expériences réelles mais des textes ?

FW : Pour moi, il est plus philosophique de philosopher sur des *realia* que sur des *dicta*. Mais c'est la même activité, parce que ce sont les mêmes règles de respect de l'expérience et de respect de l'écart dans l'expérience. Il y a des historiens de la philosophie qui ne respectent pas ces deux règles, lorsqu'ils ne respectent pas l'écart entre le respect absolu du texte (leur expérience de lecteur) et l'expérience des réalités dont ces textes font état. Si tout le monde faisait de la philosophie sur des textes, il n'y en aurait plus du tout.

PM : Qu'est-ce que les *realia* ?

FW : Ce ne sont pas forcément des choses qui existent dans le monde, ce peut être des expériences linguistiques ou artistiques ou scientifiques ...

PS : Pour combler le fossé entre *realia* et *dicta*, pourrait-on parler de *facta*, de pratiques ?

FW : Si je dis qu'il y a des *realia*, c'est pour des raisons polémiques, pour tordre le bâton dans l'autre sens. Je ne crois plus que les objets sont toujours mêlés de discours. Philosopher sur des objets philosophiques n'est pas satisfaisant. Quand on privilégie des *dicta*, on revient à un argument d'autorité, ce qui revient à faire passer pour du philosophique ce qui est le contraire du philosophique. On a souvent l'idée que l'opinion, la science et la foi se meuvent dans les *realia*, et que la philosophie étudie l'opinion, la science et la foi. La philosophie anglo-saxonne (et notamment dans l'ordre de la " *philosophy of mind* " est aujourd'hui celle qui crée le plus de concepts, pour des raisons d'ordre extra-philosophique. Mais ils argumentent au détriment de la construction.

Jean Celeyrette : La dimension argumentative n'est-elle pas le critère essentiel ?

FW : Il y a des bons philosophes qui n'argumentent pas. Deleuze par exemple.

Frédéric Keck : Y a-t-il pour vous une expérience philosophique ?

FW : C'est contre l'expérience sceptique qu'on philosophe. Philosopher est très proche de l'expérience de pensée en sciences (Einstein, par exemple). Philosopher, c'est imaginer un possible qui est nécessaire, imaginer ce que ce serait si c'était autrement. Ce qui a été pour moi l'expérience vécue de la philosophie, c'est celle de la régression à l'infini, et c'est l'expérience sur laquelle je continue à réfléchir.

PM : Parler de ce qu'est la philosophie, est-ce philosophique ?

FW : Oui, on ne se parle pas assez de ce qu'on fait en philosophie, bien qu'on parle trop de la philosophie.

PM : Dans le monde anglo-saxon, on se parle, mais c'est toujours avec l'arrière-pensée qu'on veut savoir qui va gagner.

FW : Ce n'est déjà pas si mal, l'éristique est le début de la dialectique. Le problème c'est que cela empêche la construction. On a trop vite perdu le lien entre les concepts et les questions : chaque question est divisée à l'infini.

AL : Quelle est la place de la déconstruction dans ta typologie ?

FW : La déconstruction, je ne sais pas ce que c'est !

AL : Qu'est-ce que le possible dans la création d'un concept ?

FW : Quand je dis qu'il y a un écart qu'un concept doit combler, c'est qu'on imagine qu'il peut en être autrement. Il faut poser que ce possible est nécessaire pour qu'un concept soit produit. Quand un philosophe a produit un concept, c'est qu'il a d'abord imaginé comme possible ce qu'il a ensuite posé comme nécessaire. Quand un concept résiste, c'est qu'il y a eu un passage au nécessaire.

**Compte-rendu de la séance par Frédéric Keck**